

Roman et prosélytisme : *Le Carrosse de M. Aguado* de Pierre Leroux.

Lorsqu'un littéraire néophyte, qui s'aventure dans les terres méconnues du socialisme humanitaire, voit se déployer devant lui la biographie de Pierre Leroux¹, une évidence s'impose : celle d'une cohérence et d'une unité. Le jeu d'échos entre les titres révèle immédiatement la présence et la prégnance de quelques idées-forces, constamment reprises par un inlassable travail de réédition - et parfois de réécriture - et par le recours à des supports médiatiques divers (revues, volumes, conférences...)2. Leroux lui-même revendiquait d'ailleurs cette cohésion organique de son oeuvre et soulignait la nature doctrinale et didactique de ses écrits. Donnant acte au penseur de l'opiniâtreté de sa démarche intellectuelle, et au théoricien autodidacte de sa constance toute pédagogique, c'est donc dans le cadre d'une stratégie d'écriture et de publication que nous nous proposons d'analyser ici *Le Carrosse de M. Aguado*, récit didactique publié initialement dans *La revue socialiste* dans ses livraisons de juin-juillet, d'août-septembre et d'octobre 1847, puis en volume sous le même titre avec la mention supplémentaire « Fragment » en 1848, ... et renvoyé depuis aux oubliettes de l'histoire littéraire française. La portée politique et la dimension théorique de ce court texte narratif de 140 pages, essentiellement composé de dialogues très denses en abstraction et en argumentation, ne font en effet aucun doute, comme le prouvent de manière emblématique son sous-titre et sa place dans la liste des ouvrages devant composer l'édition des oeuvres complètes de 1850 : *Le carrosse de M. Aguado* ou *Si ce sont les riches qui paient les pauvres* s'insère en treizième position entre deux traités quasi tutéaires : *De la ploutocratie* ou *Du gouvernement des riches* (n° 12) et *Malthus et les économistes* ou *Y aura-t-il toujours des Pauvres ?* (n° 14). Tous les indices le prouvent de manière superfétatoire : la fiction du *Carrosse* constitue l'un des multiples avatars de la doctrine de l'Humanité, le détour par l'habillage romanesque des thèses et une intrigue prétexte relevant d'un prosélytisme de longue haleine. C'est aux modalités de cette écriture engagée, hybride, qui tient à la fois du roman à thèse et du dialogue platonicien, de la saynète sociale et du cours du soir d'économie politique, que nous voudrions nous attacher dans notre contribution. Bien loin de prétendre donc épuiser l'intérêt doctrinal de l'ouvrage, nous chercherons tout d'abord à éclairer les raisons diverses qui ont pu pousser Leroux, aux alentours de 1846-1847, à céder à la tentation toute littéraire du récit didactique. Nous dégagerons ensuite les grandes séquences de cette démonstration en forme de narration, pour mieux cerner le message que le texte véhicule en pariant sur une mise en scène textuelle à mi-chemin du roman et du théâtre.

Pourquoi donc Leroux, jusqu'alors théoricien essayiste, choisit-il en 1846/47 de recourir à la fiction didactique avec *Le Carrosse* ? Plusieurs raisons convergentes et complémentaires peuvent être alléguées pour expliquer cette tentation de la forme romanesque. On pourra se souvenir d'abord que la représentation du peuple par le roman est au coeur d'un des débats idéologiques majeurs de la période, le colossal succès des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue,

¹ Voir Armelle Le Bras Chopard, *De l'égalité dans la différence. Le socialisme de Pierre Leroux*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1986, p 435-452.

² Jusqu'à ses discours en tant qu'homme politique, notamment ceux prononcés à la tribune de l'Assemblée Nationale en 1848. Cf. Jérôme Peignot, *Pierre Leroux inventeur du socialisme*, Paris, Klincksieck, 1988, p. 110.

depuis leur parution dans le *Journal des débats* de juin 1842 à octobre 1843, ayant déclenché une ample polémique esthétique-sociale, à laquelle se mêlent même des hommes politiques des deux bords comme le légitimiste Nettement ou le radical Chapuys-Montlaville. Jules Michelet, dans *Le Peuple* qui paraît au début de 1846, s'attaque quant à lui dès sa préface aux écrivains « d'un grand talent, d'une fantasmagorie terrible qui ont donné pour la vie commune de nos villes celle d'un point où la police concentre sous sa main les repris de justice et les forçats libérés. » « L'amour errant », déclare-t-il, « leur a semblé plus poétique que la famille, et le vol que le travail, et le baigne que l'atelier »³. Or George Sand, dont on connaît les liens privilégiés avec celui qu'elle a élu pour maître spirituel, n'est pas absente d'un tel débat d'idées. Elle fait ainsi paraître le premier chapitre de *La Mare au diable* : « L'auteur au lecteur », avant le texte complet du roman qui ne sera publié en feuilletons qu'à partir de février 1846 - dans *La revue sociale* en décembre 1845 sous le titre : « Préface d'un roman inédit-Fragments ». S'opposant à Sue ou au Balzac des *Paysans* (1844) mais sans jamais les nommer, elle y défend au nom d'une générosité humanitariste une esthétique d'idéalisation : « Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs [...]. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin, je ne lui ferais pas le reproche de les embellir un peu ». Leroux ne tente-t-il pas, en rédigeant *Le Carrosse* et en peignant un cabaret parisien peuplé de prolétaires sérieux et raisonneurs, d'apporter sa contribution à l'émergence d'un roman populiste nouveau, anti-thèse au roman-feuilleton des bas-fonds? On serait en tout cas incliné à le penser.

L'attraction de la forme fictionnelle doit par ailleurs être forte chez Leroux en ces années-là. Un réflexe d'émulation avec George Sand peut avoir joué en ce sens, puisque Leroux - d'après la correspondance de la romancière si magnifiquement éditée par Georges Lublin - a visiblement relu, ou a tout le moins supervisé plusieurs oeuvres majeures de sa disciple⁴, et l'on sait le succès de *Consuelo* (1843)...

Leroux peut en outre voir dans le roman un moyen d'accès à la culture adapté au peuple, comme Gobineau qui écrit dans *Le Commerce* du 29 octobre 1844 que la forme distrayante du roman-feuilleton a pour « office [...] d'initier doucement au monde des idées une foule jusque-là profane ». Il pouvait de même avoir en tête l'exemple de Cabet qui affirmait à propos de son *Voyage en Icarie* paru en 1838 : « Pour faire lire ma description à toutes les classes de la société et surtout aux femmes, j'eus la hardiesse de lui donner la forme d'un roman ou d'un voyage ». Leroux nourrissait enfin de longue date une réflexion aiguë sur l'efficacité de la fiction comme outil de vulgarisation et arme idéologique, comme l'atteste le septième volet de l'appendice aux trois discours datant de 1835 intitulé : « *De l'économie politique anglaise* ». Leroux, avant de déployer son argumentation, y procédait à une critique d'un ouvrage traduit de l'anglais de Mrs Marcet : *Notions de John Hopkins sur l'économie politique*, qui n'était autre qu'un recueil de dix contes didactiques pour populariser les notions de l'école d'Adam Smith. On sera même tenté de voir dans cet article la matrice directe du récit de 1847, surtout si l'on se rappelle que Leroux cogne principalement sur le premier conte, intitulé tel un anti-*Carrosse* : « Le Pauvre et le Riche, où l'on démontre que le luxe des riches est la condition essentielle de l'existence des pauvres »... En bref, en 1846-47, Leroux, qui a déjà publié de nombreux ouvrages économiques, décide d'« habiller » littérairement ses thèses d'une autre manière : *Le Carrosse de M. Aguado* dans *La revue sociale* de Boussac jouera la carte du récit par livraisons, dans la

³ Michelet *Le Peuple*, Champs-Flammarion, 1974, p. 61 et 63.

⁴ Cf. Sur ce point Jacques Viard « Pierre Leroux et les romantiques » ; *Romantisme* n°36, 1982 ; Id., « George Sand et Michelet disciples de Pierre Leroux » *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Sept-octobre 1975, n°5. Et Mireille Bossis « La tentation du roman populaire chez George Sand » in *Richesses du roman populaire*, Centre de Recherches sur le roman populaire, Université de Nancy II; 1985

lignée d'*Horace* que George Sand confie en 1841 à *La revue indépendante* pour contribuer à son lancement.

Leroux nous campe donc le décor d'un « méchant cabaret borgne », au coeur du vieux Paris et non loin des quais de la Seine, où se coudoient dans la fumée des pipes « une trentaine d'ouvriers », toutes professions mêlées : typographes, marin, chauffeur de bateau à vapeur, maçons, charpentier... C'est dans cette gargote pour prolétaires que le héros-narrateur pénètre en octobre 1833 pour trinquer à leurs retrouvailles avec un ami perdu de vue depuis plus de trois ans. Cet ouvrier typographe, penseur profond et raisonneur implacable, a autrefois fait des études et longuement médité les questions économiques, sociales et politiques : les hasards de la conversation aidant, il va ainsi, au fil de discussions passionnées et de débats contradictoires, se livrer à un véritable cours d'économie politique, n'hésitant pas au nom du souverain principe de l'association à contrecarrer les opinions dominantes dans ce milieu de travailleurs républicains hostiles à Louis-Philippe. Par son argumentation serrée, ce double romanesque de Pierre Leroux (on aura facilement reconnu en lui un avatar de l'écrivain) va dissiper les illusions de son public d'auditeurs populaires, au premier rang desquels le narrateur du récit tient le rôle de contradicteur modèle puis, progressivement, de disciple exemplaire. Sous-titré « Fragment », *Le Carrosse de M. Aguado* s'ouvre en outre *in medias res* après quatre lignes inaugurales de points de suspension et, quelque cent quarante pages plus tard dans l'édition de *La revue sociale*, s'achève énigmatiquement en queue de poisson, en jouant tout à la fois du suspens et d'une certaine déceptivité narrative : alors que l'ami du narrateur couronnait son magistère par la lecture solennelle du projet de Déclaration des Droits de l'homme que Robespierre avait rédigé en 1793, il est en effet brutalement coupé au beau milieu de l'article 11 : « Tout à coup un grand bruit qui s'éleva dans la boutique, des cris, des vociférations, forcèrent mon ami d'interrompre sa lecture ». Nous n'en saurons pas plus sur cette échauffourée ni sur le destin des personnages, puisque le texte se clôt alors, après un blanc typographique, par la formule sans équivoque : « Fin du fragment ».

Cette rapide esquisse de la mise en scène narrative révèle que le récit se place de toute évidence sous les auspices de deux filiations littéraires, celle de Platon et celle de Diderot. Inutile d'insister sur le rôle matriciel du dialogue platonicien pour l'écriture de Leroux dans *Le Carrosse* : pour qui n'aurait pas repéré cette influence tutélaire, le texte l'exhibe en citant d'un seul bloc (p. 103 à 110) 6 pleines pages du début du livre VII de *La République*, où Socrate expose à Glaucon le fameux mythe de la caverne. La mise en abîme a ici valeur emblématique : récit d'une maïeutique, *Le Carrosse* parie en effet d'un même mouvement sur la force maïeutique d'un récit. Pour donner quelque agrément à son texte et pour conjurer pesanteur et sécheresse didactiques, Leroux mâtime sporadiquement son pédagogisme humanitariste de l'allégresse de Diderot romancier : si son nouveau Socrate est expert en économie politique et chantre de la religion de l'Humanité, c'est dans un cabaret digne du *Neveu de Rameau* qu'il dialoguera avec passion, parmi des buveurs de « vin bleu » frelaté, jouant aux dominos, fumant, jurant, rêvant ; les démonstrations rigoureuses seront ainsi entrecoupées à intervalles réguliers par des intermèdes ludiques, essentiellement animés par un vieux marin haut en couleurs, vétéran de la flotte de la République, qui émaille le récit de ses saillies tonitruantes et nous gratifie même d'une chanson sur plus de deux pages (p. 92-94). Quant aux quatre premières pages, leur jeu ironique avec le métalangage narratif ne peut répudier sa parenté avec la désinvolture iconoclaste de *Jacques le fataliste*. Soixante pages plus loin (p. 59 à 62), au coeur de l'oeuvre et du débat dialogué, Leroux s'autorise encore un excursus railleur de 4 pages d'une même liberté de ton, où par auto-dérision Leroux tente d'exorciser le danger du didactisme ennuyeux.

Reste que, comme le dit le narrateur, « avec votre permission, lecteur, ou sans votre permission, nous allons continuer de penser ». Impossible par conséquent de se désintéresser du débat argumentatif, dont nous allons maintenant évoquer brièvement les grandes séquences.

Tout part d'une algarade entre un cocher et un chauffeur de bateau à vapeur à propos d'un carrosse passant sur le quai proche du cabaret : l'équipage, qui se révèle être « la voiture d'un riche particulier », M. Aguado, banquier de son état, fournit à Leroux le titre de son récit... et surtout un beau prétexte à l'ouverture d'un véritable « cours familial » d'économie politique par l'ami du narrateur. Celui-ci commence d'abord par démontrer en effet que, contrairement aux apparences, « c'est le peuple, le peuple des malheureux, le peuple des prolétaires » « qui paye les riches », et non l'inverse ; véritables « loups-cerviers » (p.13), les capitalistes se sont octroyé « une faculté légale de rapine » (p.14), accaparant ainsi par spoliation les biens collectifs (p.16-17) et s'engraissant de plus par un système de l'impôt inique (p.21-22).

Inauguré par cette première attaque en règle contre les « seigneurs du capital », le dialogue socratique glisse alors vers la question cruciale de la propriété, sur laquelle le texte va longuement insister puisque les 75 pages centrales de l'oeuvre sur les 140 de l'édition originale (p. 28 à 103) y seront consacrées. L'ami pédagogue affirme en préambule l'indivisibilité de toute production et montre « le véritable principe de la propriété dans l'association humaine » (p.32), pour mieux marteler ensuite que « la propriété n'existe que sous la sanction, sous l'égide, et avec la permission de la société » (p.33). Réfutant chemin faisant l'absurdité du droit du premier occupant, « qui légitime la violence, la ruse, la guerre, le despotisme, le vol » (p.34), le double romanesque de l'écrivain démontre alors que « la forme actuelle de la propriété n'est pas autre chose que la suite de la conquête barbare »(p.37), en bref une « nouvelle féodalité » qui asservit les prolétaires et qui règne sans conteste dans l'industrie, dans le commerce, dans la banque comme sur la presse et le pouvoir politique.

Désireux de ne pas céder sans objections à l'argumentation de son ami, le héros-narrateur tente alors d'opposer la France, pays de la Révolution française où les privilèges auraient été abolis, à l'Angleterre, où selon lui « propriété et féodalité coïncident encore effectivement ». Mais l'ami balaie cette fausse opposition et en profite au passage pour diagnostiquer dans l'égoïsme du libéralisme anglais la barbarie et l'illégitimité inhérentes à l'exploitation capitaliste.

Le personnage-narrateur, de plus en plus subjugué en récapitulant les points forts de la leçon, décante l'essentiel de ce discours tout à la fois logique et savamment redondant :

Donc le vrai fondement de la propriété, c'est-à-dire le principe vrai de la propriété, c'est l'association. Donc l'association a droit sur la propriété. Donc la société peut et doit modifier la propriété, si elle est injuste ; car la société a pour principe la justice. (p.81)

Pour conclure sa démonstration sur la propriété, l'ami récuse la fameuse formule de Proudhon : « la propriété c'est le vol » et prend soin de distinguer « le droit légitime de tous et de chacun à la propriété » (p.89) d'avec le « faux droit de propriété », « qui confond la propriété avec le partage de la propriété ». (p.99) A la faveur d'une très longue citation de *La République* de Platon, le texte formule alors la Vérité ultime, telle qu'elle s'impose aux yeux du narrateur-disciple ébloui :

La propriété est indivise, dans son essence, [...] car le besoin de chacun prouve et suppose le besoin de tous [et] il n'y a pas un seul fait de production qui ne résulte du concours de tous, du concours de la société tout entière, ou plutôt du concours de l'humanité tout entière. (p.113)

Parvenu à une telle prise de conscience, le « je » constate l'exacte similitude de la Communion prônée par le Christ et du message prophétique de la Révolution française (p.114). Plus que jamais cet évangélisme révolutionnaire reste d'actualité face aux iniquités et aux apories du temps présent (p.115 à 130) : c'est cette ultime idée que le texte de Leroux veut imprimer dans l'esprit du lecteur, avec la déclamation par l'ami du projet de Déclaration universelle des droits de l'homme élaboré par Robespierre, tel un évangile moderne (p. 119-141).

Ce résumé à grands traits, s'il ne peut restituer la complexité et la rigueur d'une argumentation serrée excédant la centaine de pages, permet toutefois de repérer au coeur du *Carrosse* quelques-uns des chevaux de batailles favoris de Leroux : dénonciation des ravages sociaux du libéralisme, réfutation de principe de l'économie politique anglaise, liaison indissoluble des questions de la propriété et du droit politique, glorification du message de la Révolution française... autant de thèmes que les essais antérieurs du penseur ont systématiquement explorés, depuis la série des 6 articles de 1846 autour « De la recherche des biens matériels » et réunis en 1849 en un volume intitulé *Malthus ou les économistes* ou *Y aura-t-il toujours des pauvres ?*, jusqu'aux *Discours* de 1841/42, notamment le *Discours aux politiques* qui (déjà) cite in extenso le projet de Déclaration des droits de l'homme lu par Robespierre au club des Jacobins. On pourrait tout autant, au demeurant, souligner la parenté des dialogues du *Carrosse* avec les discours de Leroux lui-même à la tribune de l'Assemblée nationale où il fut triomphalement élu en 1848. Les thèses véhiculées par notre texte sont en effet nourries de tout un débat politique contemporain, dans lequel Leroux intervient en intellectuel et en militant : l'anglophobie du *Carrosse*, similaire à celle de Michelet dans *Le Peuple* (1846), ne prend sa pleine mesure qu'en contrepoint à l'anglophilie libérale dominante sous la monarchie de Juillet ; les raisonnements politiques sur la misère ouvrière s'adressent de même à une opinion publique sensibilisée aux problèmes du paupérisme par les grandes enquêtes sociales du Docteur Villermé, de Benoiston de Chateaufort ou encore d'Eugène Buret, couronné peu de temps auparavant par l'Académie des Sciences morales et politiques pour son rapport sur *La misère des classes laborieuses en Angleterre et en France* (1841). Faut-il dès lors s'étonner (influence de Leroux ou parenté dans la réflexion ?) de voir Michelet dans *Le Banquet* — dont la rédaction date essentiellement de 1854 — opposer, comme dans *Le Carrosse*, la classe des « dévorants » à « la povera gente », exalter la Constitution de juin 1793 « qui efface toutes les autres », et reprendre le symbole christique des Hussites voulant restituer « la coupe au peuple » ? A n'en point douter, *Le Carrosse* se situe donc bien au coeur des débats majeurs qui agitent son époque

Comment conclure cette « défense et illustration » du *Carrosse de M. Aguado* ? Tout d'abord par l'aveu d'une lacune évidente de la présente étude, qui appelle des prolongements et compléments : pour cerner le texte dans toutes ses dimensions et tous ses enjeux, la mise en scène narrative et énonciative de ce dialogue vibrant de prosélytisme aurait mérité le détour, en mobilisant par exemple les outils théoriques de l'argumentation dans le discours, telle qu'a pu la synthétiser notamment Ruth Amossy dans ses ouvrages de références. Ensuite peut-être par un paradoxe, en réaffirmant l'intérêt littéraire d'un tel texte, au rebours d'une lecture purement historienne qui ne verrait en lui qu'un document sur l'idéologie du socialisme humanitariste français, voire une curiosité, l'un de ces monstres littéraires dont le romantisme social a pu accoucher dans sa cérébralité fiévreuse. *Le carrosse* s'avère en effet un exemple parfait du

⁵ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction.*, Paris : Nathan Université, 2000 ; 2ème édition 2006.

roman à thèse, dont il possède tous les attributs spécifiques : pariant sur la redondance, il induit une lecture univoque par la construction d'un sens un et plein ; dans le même temps il impose une axiologie, propose des valeurs dans un système univoque et dualiste, désignant par là-même au lecteur une règle d'action, en référence à une doctrine qui existe en dehors du texte romanesque. Littérature édifiante ? Sans doute, mais au sens fort du terme, dont Leroux, théoricien de la perfectibilité, n'aurait pas rougi : non pas celui d'un prêchi-prêcha étroitement moralisateur, mais celui de l'étymologie latine qui pose une action, une construction et un procès. Par-delà l'engouement pour la révolution littéraire d'une modernité auto-proclamée et autotélique, *Le Carrosse de M. Aguado* reste digne d'intérêt et d'estime pour l'engagement de son écriture.

Jacques Migozzi.

Université de Limoges, EA 1087 EHIC